Document generated on 04/24/2024 5:18 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Jacques Ferron : *Les lettres aux journaux*

Jean Marcel

Number 43, Fall 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39527ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Marcel, J. (1986). Review of [Jacques Ferron : *Les lettres aux journaux*]. *Lettres québécoises*, (43), 71–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jacques Ferron:

Les lettres aux journaux

Ils sont encore nombreux ceux qui ne connaissent de l'oeuvre de Jacques Ferron que les célèbres lettres que pendant près de quarante ans il écrivit aux divers journaux du Québec. Mais plus encore que ces lecteurs épisodiques, les véritables amateurs des écrits de Ferron se réjouiront de voir enfin paraître ce que chacun pouvait souhaiter de voir réuni en volume un jour: l'ensemble de ces lettres.

Plus encore qu'une simple édition, c'est un véritable dossier de l'activité épistolaire et polémique de l'auteur que nous livrent ici les responsables de cette publication. On y trouve, en effet, non seulement la totalité des lettres proprement dites déjà disponibles à quiconque dans les archives microfilmées des journaux mais aussi, dans des annexes abondantes, des lettres inédites le plus souvent refusées par les journaux, de même que des lettres de personnalités diverses auxquelles très souvent celles de Ferron viennent répondre. Les responsables de cette publication nous restituent ainsi non seulement l'ensemble des textes «journalistiques» de l'auteur mais (ce qui est un exploit) le contexte parfois nécessaire à la compréhension de certaine prise de position ou de certaine allusion autrement sans résonnance pour le lecteur d'aujourd'hui. Car ce n'est pas la moindre des caractéristiques de ces lettres que d'avoir été nécessairement liées à l'actualité d'un temps précis.

Mais par le style et le composé de l'argumentation, l'un et l'autre si particuliers chez Ferron, ces lettres épisodiques échappent en quelque sorte à l'événement et se situent en parfaite continuité avec l'oeuvre d'imagination, contes, romans, théâtre ou essais.

Si l'on peut être étonné, en effet, par le volume considérable de l'ensemble de l'oeuvre de Ferron, laquelle touche à tous les aspects et à tous les genres de l'activité littéraire, on doit avant tout être saisi par la profonde unité qui la recouvre et la façonne de la plus singulière manière. Et si cette oeuvre dans sa totalité a dû coûter des efforts qu'il nous est difficile d'évaluer, on doit admettre que la part proprement «laborieuse» de cette oeuvre n'apparaît heureusement pas à sa surface; Jacques Ferron, pour tout dire, écrivait comme une source produit son eau: inépuisablement. Et c'est cette ressemblance avec l'activité de la source qui fait que du strict point de vue du style et de la «conception», il n'existe pas de réelle différence entre les lettres ici présentées et le reste de l'oeuvre — sans doute pas plus, du moins, que Ferron n'a jamais dû pour lui-même faire de véritable différence entre son activité de polémiste engagé et celle qui présidait à l'élaboration de *l'Amélanchier* ou du *Salut de l'Irlande*.

On comprend, dès lors, que tel passage de telle lettre datée d'une année déjà ancienne et portant sur la médecine sociale eût pu avantageusement figurer dans *Cotnoir* ou dans *Rosaire*. Ainsi de la plupart de ces lettres «ouvertes» que la qualité du style et la perfection de la vision auraient pu transformer en fragments du *Ciel de Québec* ou des *Confitures de coings*.

Aussi, jamais n'est-on autant saisi de cette unité que devant la lecture en bloc de ces lettres, dont la plus ancienne est de 1948 et la plus récente de 1982. Au total 197 lettres, sans compter celles, inédites, de l'auteur et qui, pour certaines raisons «éditoriales» justifiables, figurent dans les annexes.

Cette entreprise d'édition, déjà en chantier du vivant de l'auteur qui l'avait autorisée, a été menée à bien grâce à une recherche d'envergure. L'activité des «lettres ouvertes» chez Ferron, si elle s'est exercée surtout dans les principaux journaux de Montréal à partir d'une certaine date, remonte, en effet, à fort loin dans le temps comme dans l'espace; il fallait souvent aller chercher jusqu'à Québec et en Gaspésie des traces devenues précaires de ces publications anciennes ou lointaines.

On ne peut donc que louer, en conséquence, le labeur que les «éditeurs» ont dû fournir pour produire cette publication. Les annotations (nécessaires) sont toujours pertinentes et justes. Et l'on peut assurément leur faire confiance en présumant que l'exhaustivité y est — même si en cette matière elle ne saurait jamais être tout à fait acquise. Plus de deux cents ans après sa mort, ne découvre-t-on pas encore chaque année des lettres inédites de Voltaire?

Ce nom d'auteur ne vient d'ailleurs pas tout à fait par hasard. L'activité épistolaire de Ferron, journalistique ou personnelle, n'a en réalité qu'un précédent dans l'histoire: celle de Voltaire précisément. De celui-ci, la correspondance couvre plus de la moitié de l'oeuvre complète (déjà fort abondante) — et l'on peut raisonnablement s'attendre, lorsque le temps sera venu de l'éditer dans son entier, que la correspondance de Ferron occupera sans aucun doute la même proportion dans l'ensemble de ses écritures. Et quant à sa consistance proprement littéraire, elle ne sera pas de moindre importance en rapport avec l'oeuvre totale que celle de Voltaire avec la sienne.

La correspondance de tels auteurs, en effet, ne saurait être de l'ordre du brouillon mais constitue l'essence même dont est faite toute l'oeuvre. Elle est l'activité «classique» par excellence — en quoi, une fois de plus, on peut (on doit) ranger Ferron parmi les classiques. Il m'avait écrit un jour (dans une lettre précisément) que la correspondance, notamment avec sa famille, avait été sa «véritable école de formation littéraire» (7 février 1969). Ses lettres aux journaux ne forment qu'une partie, mais non la moins conséquente, de cette activité qui consiste à «essayer» l'oeuvre dans le courant de la vie, à la distraire en fragments multiples pour mieux en confirmer l'unité secrète, à compromettre l'actualité dans la durée du style.

Les lecteurs «épisodiques» auront donc tout intérêt à lire ces *Lettres aux journaux* pour se remettre dans l'étonnement qu'ils ont déjà ressenti à les lire autrefois séparément; et les «amateurs» y trouveront le leur en redécouvrant combien cette oeuvre ne souffre pas de faille dans le plaisir qu'elle produit à être ce qu'elle est. □

Jean Marcel

Jacques Ferron, *Les lettres aux journaux*, colligées et annotées par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, préface de Robert Millet, Montréal, VLB éditeur, 1985, 586 pages.

La vitalité littéraire de l'Ontario français, premier panorama

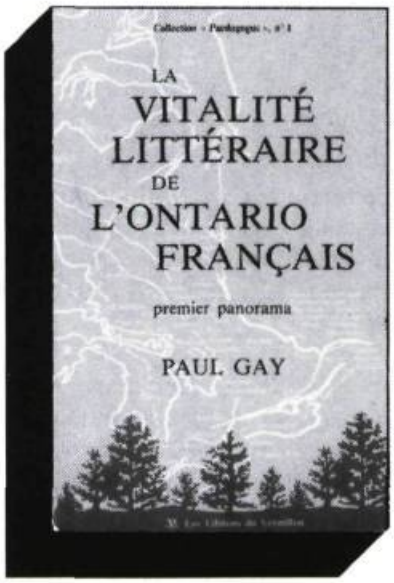
de Paul Gay

Professeur de littérature à la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa de 1970 à 1985 et critique littéraire dont les articles ne se comptent plus, Paul Gay, C.S. Sp., est également bien connu comme historien de notre littérature avec, notamment, ses trois panoramas: *Notre littérature, Notre roman* et *Notre poésie*[1]. C'est cette formule que reprend le père Paul Gay avec *La Vitalité littéraire de l'Ontario français, premier panorama,* que publiaient récemment les Éditions du Vermillon d'Ottawa[2].

Si certaines réserves peuvent être faites à propos de cet ouvrage, sur lesquelles je reviendrai plus loin, le panorama de la littérature de l'Ontario français que présente ici Paul Gay n'en constitue pas moins à la fois un livre bien conçu et un outil de référence désormais indispensable pour quiconque s'intéresse à la dynamique littéraire d'expression française.

L'ouvrage s'ouvre sur un rapide survol du «contexte historique franco ontarien» qui fait apparaître les conditions d'émergence de la littérature de l'Ontario français, qui s'apparentent à celles de la littérature québécoise: le désir de s'affirmer en tant qu'entité culturelle spécifique, dans un milieu où cette culture se trouve menacée. Signe manifeste, parmi d'autres, d'une telle volonté collective, l'apparition ces dernières années du vocable «ontarois/e» pour désigner «ce nouveau visage que cherche à se donner la minorité francophone de l'Ontario» (p. 35). L'auteur loge d'ailleurs à la même enseigne son panorama dont le but, dit-il en introduction, «est de montrer combien cette littérature enrichit le grand arbre français du Canada» (p. 14). Les chapitres qui suivent correspondent à une division en genre: la poésie, le roman (avec un appendice pour la nouvelle), le conte, le théâtre et l'essai. Chaque genre fait à son tour l'objet d'une brève mise en situation historique et il en est encore de même pour la production des écrivains et écrivaines qui s'y rattachent et dont l'auteur fait ressortir par ailleurs les thèmes propres. La procédure permet de situer rapidement les auteurs dans la problématique «ontaroise», tout en faisant apparaître la spécificité de leur oeuvre. Des livres de référence de toutes sortes (recueils de textes, anthologies, études, etc.) et une bibliographie complémentaire détaillée s'ajoutent, plus un index des noms propres ainsi qu'un index des oeuvres qui rendent tout à fait pratique ce «premier panorama» de la littérature de nos voisins francophones d'Ontario. Le livre une fois refermé, on comprend que l'auteur ait voulu parler dès le titre de la *vitalité* littéraire de l'Ontario français; ce panorama rend compte en effet d'une étendue et d'une variété littéraires qui surprendront sans doute plus d'un lecteur.

Quelques réserves toutefois, à commencer par le critère «ontarois» qui l'auteur utilise et par lequel ce dernier se verra en quelque sorte autorisé à introduire dans son ouvrage des noms qui, ma foi, me semblent bien peu à leur place! J'ai nommé: François-René de Chateaubriand, Joseph Mermet, Xavier Marmier, Alfred Garneau, Cécile Cloutier, Jules-Paul Tardivel, Lionel Groulx et plusieurs autres qui n'ont d'«ontarois» (ou d'ontarien tout court) que quelques allusions dans une oeuvre, au mieux un livre dans l'ensemble de leur production. C'est que sous le vocable «ontarois/e» on fait entrer non seulement: a) les textes dont les auteurs sont nés en Ontario, b) ceux dont les auteurs ont vécu ou vivent en Ontario, mais également, c) les textes qui traduisent quelque aspect de la réalité franco-ontarienne, de quelque auteur qu'ils soient, même si celui-ci n'est pas né ou encore n'a pas vécu en Ontario (p. 14-15). Il me semble que ce recours à des auteurs hors-Ontario, s'il augmente la somme, fausse un peu la spécificité de la culture qu'on voudrait voir davantage «reconnue». On y perd au change. À souligner enfin la définition plus que discutable, aujourd'hui, de la *nouvelle* comme «un roman en miniature» (p. 103), et la place quasi inexistante (une page et sept lignes) accordée à ce genre, surtout par opposition au *conte* (seize pages) pour lequel nous avons même droit à des extraits. Certes, le conte témoigne peut-être davantage de la culture d'un peuple que la nouvelle; celle-ci n'en demeure pas moins un genre littéraire à part entière.



Mais il faut tout de même savoir gré à l'auteur de nous avoir donné avec ce panorama un outil de renseignements et de références sur la littérature franco-ontarienne et surtout de contribuer ainsi à la reconnaissance de cette littérature bien vivante. □

Jacques Bélisle

1. Paul Gay, *Notre littérature*, Éditions HMH, 1969; *Notre roman*, HMH, 1973; *Notre poésie*, HMH, 1974.
2. Paul Gay, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français, premier panorama*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, collection Paedagogus, n° 1, 1985, 239 p. 11$.